

L'INSURRECTION CANAQUE

LA TRIBU DE KANALA (1)

III

Passage de la chaîne centrale.—Nondo le terrible.—Seul et sans armes.—En avant.

(Suite)

M. Servan, qui l'avait deviné, lui répondit qu'étant lui-même sommairement renseigné, il ne pouvait lui donner aucun détail.

—Il est impossible que vous n'en sachiez pas davantage, reprit le chef canaque, et il est nécessaire de nous dire la vérité, car si les révoltés ont désarmé un grand nombre de soldats européens, il nous battraient facilement, nous qui n'avons à nous tous qu'une douzaine de mauvais fusils.

C'était là malheureusement une observation trop juste que ne suggérait pas seulement à Nondo son esprit d'opposition, mais aussi, et surtout, la crainte de s'attaquer à des ennemis mieux armés que ses guerriers,

Or, M. Servan savait que les rebelles s'étaient emparés des armes et des munitions de deux brigades de gendarmerie. Il savait aussi que les assassins avaient découvert, dans les diverses habitations qu'ils avaient pillées, des fusils et des revolvers ; et, de plus, une dépêche reçue à la dernière minute de son séjour à Kanala était venue lui apprendre que cinq cents Canaques, armés en guerre, attaquaient par terre et par eau le poste de Teremba, sur la côte ouest.

Il était donc certain de se trouver bientôt en présence d'ennemis supérieurs en nombre et en armement. Le succès de son expédition lui semblait douteux, surtout en raison des dispositions que trahissaient Nondo et ses guerriers.

Ayant promis au gouverneur de partir seul, le jeune officier de marine n'avait emporté d'autre arme qu'une carabine à son usage personnel. C'était peu pour se défendre ; aussi se décida-t-il, après un instant de réflexion, à jouer son va-tout. Il lui fallait, par un trait d'audace, se rendre vraiment le maître de ces hommes qui hésitaient.

Arrêtant alors d'un coup de sifflet la marche de la colonne, il appela tous les chefs, et, lorsqu'ils furent réunis autour de lui, éclairés par les cent torches qu'agitaient les guerriers, imposant de la main silence à leurs murmures, il leur dit avec un accent d'inexprimable énergie :

—Je vous ai donné, au nom du grand chef des blancs, l'ordre de m'accompagner pour aller punir les misérables assassins de nos femmes et de nos enfants. Vous êtes venus, je suis satisfait. Mais je vois votre grand chef de guerre, celui dont on m'a vanté la bravoure, avoir peur parce que nos ennemis ont plus de fusils que nous. Les révoltés sont des lâches, puisqu'ils ont tué les blancs pendant leur sommeil, et, qu'ils soient plus ou moins bien armés, ils fuiront devant les Kanaliens qui sont les plus intrépides guerriers de la Calédonie. Nondo, approche-toi.

Le terrible chef bondit vers l'officier en brandissant toujours son monstrueux casse-tête.

—Tiens, lui dit M. Servan, en lui tendant sa carabine, prends ceci, puisque tu ne te crois fort qu'avec une arme à feu.

Le Canaque saisit la carabine sans pouvoir dire un mot, tant sa joie était immense.

Et toi, Kaké, voici mon sabre, poursuivit l'intrépide officier en tirant cette arme de son fourreau.

Le chef politique, tout stupéfait, prit la lame presque en hésitant.

—Maintenant, ajouta M. Servan d'une voix ferme, si vous pensez être les plus forts pour chasser les blancs de votre pays, je suis sans défense au milieu de vous, tuez-moi et allez attaquer les troupes du colonel Gally, que nous devons rejoindre demain. Mais, rappelez-vous qu'il y a, en France, plus d'officiers comme moi que

vous ne comptez de guerriers dans toutes vos tribus réunies, et que le grand chef des blancs saura venger ma mort.

Et, croisant fièrement ses bras sur sa poitrine, il attendit.

Rien ne saurait rendre l'admiration que cette attitude éveilla subitement chez les Canaques. Ainsi que leur avaient déjà prouvé les paroles de l'Européen, elle leur démontrait assez le mépris qu'il avait pour la plupart d'entre eux, et le peu de cas qu'il faisait de sa propre existence.

Nondo gardait le silence, mais soudain Pita, fils de Gelima, s'élança du milieu de ses guerriers pour tendre la main au commandant de Kanala, qui répondit vigoureusement à son étreinte.

C'était là un pacte d'amitié dans lequel M. Servan pouvait avoir toute confiance. Si Nondo et ses hommes devaient encore hésiter, la France avait pour jamais un allié fidèle dans la puissante tribu de Gelima, dont tous les guerriers adoraient leur jeune chef.

Domptant son émotion et voulant profiter sans retard des bonnes dispositions qu'il venait de faire naître, le commandant ordonna aussitôt à la colonne de se remettre en route.

Au même instant, un indigène, baigné de sueur, remit à M. de Servan un pli qu'il apportait de Kanala. Cet homme avait franchi, d'une seule traite, plus de quatorze kilomètres.

Ce pli était de M. Maréchal, à qui M. Servan avait remis le service en quittant Kanala.

—Mon commandant, disait M. Maréchal, je vous envoie copie d'un télégramme adressé au gouverneur par le colonel Gally Pashocq.

Voici cette dépêche :

—D'après tous les renseignements qui me parviennent, je vous prie de ne pas laisser partir M. Servan, qui pourrait courir des dangers insurmontables.

Quels pouvaient être ces dangers ? La colonne de Kanala allait-elle rencontrer d'importantes troupes ennemies, ou la route était-elle semée d'embuscades ?

Quoi qu'il en fût, et bien qu'il eût préféré connaître la nature des dangers qu'on lui signalait, M. Servan pensa que l'heure des hésitations était passée, et qu'un retour vers Kanala serait une preuve de faiblesse susceptible de provoquer une levée générale. Il fallait, au contraire, marcher en avant et mettre à profit l'enthousiasme des Canaques.

Arrachant alors une feuille de son carnet, il y traça à la lueur d'une torche le télégramme suivant :

—Commandant de Kanala à commandant militaire.

—Je pars avec les Canaques et les chefs Kaké et Pita. Je ne sais à quelle heure j'arriverai à Fouwary. J'aurai comme signal un pavillon blanc au bout des sa-gaies. Si je rencontre des forces trop considérables pour les envelopper, je les traverserai pour vous rejoindre. Je suis seul avec les indigènes. Deux cent cinquante Canaques doivent encore se joindre à moi.

Et ce pli, remis au fidèle émissaire de M. Maréchal, M. Servan donna de nouveau aux guerriers l'ordre de se remettre en marche.

IV

Descente dans la vallée de Foa.—Coindé.—Dogny.—Les femmes en Nouvelle-Calédonie.—Maewa, la Vénus Noire.—L'habitation Boizot.—Nouvelles hésitations de Nondo.—M. Servan fait sa jonction avec le colonel Pashocq.

Au bout de trois heures de marche, et après avoir dépassé le sommet de la chaîne centrale, à quinze kilomètres de Kanala, la colonne atteignit Coindé, situé sur le revers ouest de la montagne.

Coindé est un malheureux village indigène d'une trentaine de cases construites dans un bas-fond, sur les bords de la rivière La Foa. Ses habitants sont les sujets de Gelima, qui n'exerce d'ailleurs sur

eux qu'une autorité toute paternelle. C'était le second point de ralliement indiqué aux tribus Kanaliennes qui n'avaient pu, à cause de leur éloignement, envoyer leur contingent à Kanala, ni même à Cit.

M. Servan ayant ordonné la halte, les indigènes se répandirent dans le village et allumèrent des feux pour la cuisson des ignames, féculents de forme cylindrique et pesant cinq à six kilogrammes. L'igname est la base de la nourriture des Canaques, on la fait cuire en la plaçant au centre de cailloux chauffés à blanc.

Dès que ce repas du matin fut terminé, la petite armée se remit en route, mais sensiblement augmentée et se recrutant incessamment. Les retardataires arrivèrent de tous côtés, en petites troupes, par des chemins de traverse connus seulement des indigènes.

Cependant, certains chefs continuaient à se tenir à l'écart. Nondo, entre autres, semblait toujours en désaccord avec Kaké et Pita. Aussi, M. Servan s'efforçait-il d'entraîner ses auxiliaires dans une marche rapide, afin de mettre un terme à toutes ces hésitations.

On arriva ainsi près de Dogny, sur le territoire ennemi, où le sergent Sandouli, l'un des plus vieux guerriers kanaliens, fut mis à la tête d'une avant-garde pour éclairer la colonne à deux cent mètres.

Cette avant-garde était elle-même précédée par deux Canaques placés en flèche.

Ces dispositions militaires avaient été prises d'après le conseil des chefs indigènes, ce qui indiquait de leur part certaines appréhensions, car ils n'adoptent ces mesures que lorsqu'ils craignent de rencontrer un ennemi supérieur en force et qu'ils veulent assurer leur retraite.

Lorsqu'au contraire ils se sentent les plus nombreux, ils n'ont jamais d'avant-garde, et en cela, ils sont logiques, car il s'agit alors pour eux de disposer, dans le premier moment du combat, de toutes leurs forces pour accabler des adversaires qui ne songent qu'à fuir dès qu'ils ont le sentiment de leur infériorité.

Lorsque la colonne atteignit Dogny, le jour se levait. Voulant profiter de ses premières lueurs pour compter son armée, qu'il connaissait à peine, M. Servan gravit un petit mamelon, et les Kanaliens défilèrent devant lui.

Ils étaient deux cent-cinquante à trois cents, en comptant une vingtaine de femmes qui, selon l'usage calédonien, accompagnaient leurs frères ou leurs maris, pour porter les vivres et préparer les repas des chefs.

Vouées aux plus rudes labeurs et soumises trop souvent à de mauvais traitements, ces femmes qui, dans leur jeunesse, sont vraiment belles, se flétrissent avant l'âge. La maternité surtout les conduit, faute de soins, à une caducité précoce.

Elle ne sont plus alors que les très-humbles servantes de leurs époux, et il est rare qu'elles obtiennent d'eux leur place méritée au foyer domestique, en échange des joies de la famille qu'elles ont données.

Dans leurs rapports avec les femmes, les Canaques n'ont emprunté aux nations civilisées que la jalousie, et ils poussent ce sentiment à l'extrême. Chez eux, l'infidélité de l'épouse est punie de mort ou tout au moins des plus cruels supplices.

Attachée avec des lianes au poteau du déshonneur, sur la place publique, la coupable voit défiler devant elle les hommes, les femmes et les enfants de sa tribu, qui, après lui avoir craché au visage, la dépouille de sa ceinture de feuilles de cocotier, son seul vêtement, pendant que des insulteurs, désignés par le chef, lui reprochent son crime.

Puis le bourreau s'empare d'elle, lui coupe les seins, la met en liberté et la chasse de sa tribu, à coup de fouet, comme une bête galeuse. La malheureuse s'enfuit alors et va terminer sa triste existence au fond des bois.

Et cependant, malgré ce mépris général qu'affectent les Canaques pour les femmes, M. Servan vit tout à coup paraître devant lui une superbe créature qui accompagnait les guerriers, et que tous paraissaient respecter.

Elle marchait seule et ne portait aucun fardeau. Ses grands yeux de gazelle donnaient à sa physionomie un air de douceur plein de charme. Son corps flexible, d'un modèle de statue antique, semblait défier toutes les fatigues.

C'était Maewa, la Vénus noire de la Nouvelle-Calédonie, la sultane favorite de Pita, fille de Gelima. Elle adorait son mari, le plus brave et le plus beau des guerriers Kanaliens, et elle avait voulu partager avec lui tous les dangers de la campagne. En passant devant M. Servan, elle lui jeta un regard étrange et elle prononça, tout haut, en s'adressant à Pita, quelques paroles que le commandant ne put comprendre, mais dont l'accent le frappa. Il lui sembla que cette voix sonore, musical, ne lui était pas inconnue. Il se demandait si elle n'avait pas déjà frappé ses oreilles dans une circonstance dramatique.

Mais Maewa disparut si rapidement au milieu des guerriers, qu'il n'eut pas le temps d'interroger suffisamment ses souvenirs, et le défilé étant terminé, il piqua des deux pour reprendre son poste en tête de la colonne, auprès des chefs indigènes.

Soudain, à un détour de la route, l'avant-garde s'arrêta, mais sans faire de signaux.

Nondo s'élança en avant et lorsque M. Servan le rejoignit il l'aperçut, accroupi sur le talus, prêt à bondir dans le ravin. On eût dit une bête fauve guettant sa proie.

D'un coup d'œil le commandant comprit ce qui motivait l'attitude du Canaque. D'où il était, il voyait en contre bas, à trois cents mètres de la route, l'habitation du colon Boizot, qu'il savait avoir été pillée et dont les maîtres avaient été massacrés peu de jours auparavant.

Il n'y avait plus là de secours à porter, la maison avait été saccagée et les barrières brisées pour permettre aux assassins d'emporter leur butin. Deux cadavres gisaient sur le sol.

Craignant que la vue du sang et des traces de cette scène de carnage ne produisit une excitation dangereuse parmi ses hommes, M. Servan défendit à Nondo de quitter la route. La colonne poursuivit sa marche sans s'arrêter un instant.

Vers dix heures du matin, l'avant-garde aperçut quelques groupes de révoltés qui prirent la fuite dans les fourrés et on arriva à la ferme du colon Millet.

Tous les corps de bâtiments avaient été incendiés, et cela depuis si peu de temps que le feu continuait encore son œuvre de destruction.

C'était un spectacle horrible. Sept cadavres reposaient sur la terre nue. Ces malheureuses victimes avaient presque toutes été frappées par derrière. Il était facile de le reconnaître à la nature des blessures dont elles étaient couvertes. Tous les crânes étaient fracassés par le terrible casse-tête canaque ; tous les corps étaient hachés de coups de sagaies.

Un chien à poil ras hurlait auprès de l'une de ces tristes dépouilles, celle de son maître sans doute. On ne put l'en arracher. On devait le retrouver quelques jours après, mort à son poste de fidélité. D'immenses animaux de basse-cour rôdaient autour des corps.

Les indigènes, habitués à ces hideux tableaux, semblaient se plaire à contempler celui que leur offrait l'habitation Millet. Ils touchaient les cadavres pour en compter les blessures, et ils semblaient en proie à un surexcitation croissante.

Quant aux chefs ils s'étaient réunis de nouveau à quelques pas de la maison et tenaient conseil.

M. Servan comprit qu'il allait avoir de nouvelles difficultés à vaincre, et pour couper court au désordre il ordonna à la colonne de se remettre en marche ; mais, à peine avait-elle fait une centaine de mètres, qu'elle s'arrêta tout à coup.

Le commandant fit demander aussitôt aux chefs, par l'interprète Badimoïn, pour quel motif et par quel ordre avait lieu cette halte.

La réponse des Canaques ne se fit pas attendre. Nondo refusait d'aller plus